



MARIE HÉLÈNE DE LA FOREST DIVONNE
GALERIE
VIEILLE DU TEMPLE

MARIE-CLAUDE BUGEAUD

10 septembre – 17 octobre 2009

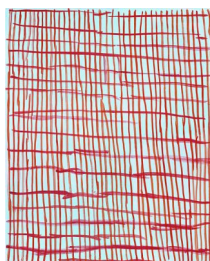
« L'abstraction n'est pas la perte de sens mais l'expression d'un sens universel. Les signes qui sont en jeu dans la peinture, signes abstraits ou pas sont l'expression de l'imaginaire, du symbolique et du réel chez le peintre. Après, tout le travail reste à faire pour arracher la peinture à l'anecdote, à la mode, aux manières du temps. La plus grande abstraction ne se réduit pas à supprimer la figure. Le sens et la force du tableau sont liés inextricablement ».

Il y a cette tentation de la beauté, et la nécessité de la détruire. Il y a ce risque de céder à l'habileté, et puis le travail comme une manière de la renverser. Cela commence par un monochrome – blanc, la plupart du temps – certes pas totalement uni, plus badigeonné que « bien » peint, mais suffisamment là, suffisamment présent pour que cette présence même, si forte par son évidente simplicité, s'impose. Contre le peintre, malgré elle. Ainsi commence le travail de Marie-Claude Bugeaud : par cette tentation d'en rester là. Ainsi se construit sa pratique : par sa capacité à briser, par d'autres signes, le charme du blanc.

Marie-Claude Bugeaud trace, colle, coupe. Son art est celui du dessinateur : art du dessinateur : art du trait qui incise et sépare, qui délimite et fend, art dont la justesse ne se mesure qu'à l'aune de ce que chacun de ses traits détruit, qu'à l'aune de cette blessure que chaque trace inflige au monochrome premier.

Est juste le tableau qui semble être né sans effort. Est exact le trait que l'on dirait tracé d'un seul geste, comme s'il était la trace d'une impulsion première, sans repentir. Ici, sans doute, se situe la frontière entre ce que l'on pourrait appeler le trait vivant et ce qu'il faut donc, par opposition, appeler le trait mort. Est vivant ce trait qui, tel un vaisseau sanguin, irrigue la toile jusqu'à animer la moindre de ses parties. Est mort celui qui, trop adroit, trop maîtrisé, immobilise soudain ce qui devait être vie, mouvement, rythme musical d'une fugue qui ne tolère pas de fin. Dans l'atelier, lorsqu'il s'agit, comme aujourd'hui, de choisir parmi ce qui a été fait, afin de composer un ensemble à exposer, c'est cela qui le guide : abandonner le figé, ce qui, avec le temps, ne bouge plus, abandonner ce qui n'a pas cette qualité vibratile du vivant, abandonner le mort, donc, et réunir le vivant.

Pierre Wat, extrait de « Sur le Vif », Marie-Claude Bugeaud, Hôtel des Arts, Toulon, 2009



Contact presse :

Audrey Bazin

audreybazin@hotmail.com - 01 40 29 97 52